

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 23

Artikel: Zigzags d'un botaniste : [6ème partie]
Autor: Favrat, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-177184>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port).

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Zigzags d'un botaniste.

V

Le Valais (suite).

A Bex, le temps ne m'avait pas paru très-sûr, les Diablerets et la dent de Morcles étaient encapuchonnés; mais dès que j'eus tourné le coude des Follaterres, je fus pleinement rassuré: il n'y avait pas un nuage sur la chaîne méridionale. Au reste, il est rare qu'on ait la pluie en Valais, et souvent le ciel est gris et il pleut à torrents dans le bassin du Léman, qu'il fait le plus beau temps du monde au-delà de Martigny. C'est surtout par le vent du sud-est, soit la *vaudeire*, qu'il pleut en Valais.

Donc, je partis de Martigny avec un nouveau courage, pour repasser le pont de Branson et m'en aller sur Folly et la rive droite. C'est une contrée qui n'est guère visitée par les touristes, il n'y a que les botanistes qui s'y aventurent. Comment les touristes y viendraient-ils, il n'y a ni grandes routes, ni hôtels? En revanche on y rencontre quelques sites dont plus d'un peintre ferait son profit, et certains groupes d'habitations enguirlandées de vignes jusqu'à leur faite mériteraient bien les honneurs du pinceau; sans parler des ruines de Saillon, dont les tours presque intactes couronnent une colline rocheuse, comme celles de Valérie et de Tourbillon.

Il était neuf heures du matin; il y avait marché ce jour-là à Martigny, et les mulets bâtés, les chars-à-bancs et de nombreux piétons animaient la route. Près de Folly, une bonne femme se reposait avec sa fille; elles avaient déposé leurs corbeilles sur un mur de vigne et mangeaient du raisin. Comme il faisait déjà chaud, je m'approchai pour leur acheter quelques fruits, si possible. — Oh! là oui, me répondit la mère, et elle découvrit sa corbeille. Voilà des pêches, des prunes, *des raisins rouges, des blancs.*

— Combien les pêches?

— Tenez toujours. Elles sont bien *meures*; elles viennent de là-haut, voyez-vous, en-dessus du bois de *châtagniers*.

— Et les prunes?

— En voulez-vous? Elles sont bonnes au moins. Dites *voir*, allez-vous aussi sur la montagne de Folly; il y a tant de bonnes herbes qu'on dit.

— Combien le raisin?

— Prenez seulement. On a fini hier la vendange. Nous sommes plus tardifs qu'à Folly.

— Cela fait?

— Prenez encore ces deux pêches?

Je crois vraiment que la bonne femme aurait vidé la moitié de sa corbeille dans ma boîte, si je n'avais voulu garder de la place pour les plantes. Je lui donnai quarante centimes et c'est elle qui me remercia.

À Folly, où je ne m'étais jamais arrêté, je voulus goûter le vin nouveau: pure curiosité, car deux ou trois grappes de raisin m'avait désaltéré. J'avisai donc le seul débit de l'endroit, sorte d'établissement hybride, à la fois cabaret et magasin d'épicerie, toiles et vaisselle.

Le vin blanc de Folly, comme la plupart de ceux du Valais, jouit d'une grande réputation; pourtant je ne l'appréciai guère, je le trouvai peu agréable. Il faut croire que ce n'était que du vin de cabaret et qu'il y en a de meilleur, car le marchand me dit qu'il était déjà parti deux chargements pour la Suisse allemande, et qu'on lui avait écrit pour un achat considérable.

C'est au-delà de Folly qu'en rencontre les hameaux enguirlandés; Châtagnier, Saxey et Mazembroz. Les maisons ont l'air de s'être arrangées comme sous des tonnelles pour avoir un peu de fraîcheur, ce qui est très sage et très pittoresque. Je dis très sage, car de mai en octobre la chaleur est torride au pied des grands rochers quidominent ces hameaux.

Cependant je n'oubliais pas les plantes, et malgré le soleil qui devenait ardent, je fouillais les haies et les buissons, ou m'aventurais dans le dédale des vignes, pour y chercher les graines de quelques mauvaises herbes.

Après avoir dépassé Mazembroz, j'entrai dans une contrée inculte, toute couverte de buissons et de

taillis, où je devais trouver les fruits du chèvrefeuille de Toscane, une plante rarissime à l'état sauvage... mais que vous importe ! Et d'ailleurs j'ai promis de ne pas vous ennuyer. Ah ! mais pourtant vous me permettez de citer encore là vigne sauvage qu'on trouve abondamment dans cette contrée. Figurez-vous une foule de buissons plus enguirlandés encore que les maisons de Saxey ou de Mazembroz, et du sommet desquels le pampre retombe en gerbes, faute d'appui. Et ce n'est point une végétation stérile, j'ai cueilli là du raisin blanc et du rouge en abondance. Il est plus petit que le raisin cultivé, mais il est fort mangeable quand il a bien mûri. En revanche, ses graines m'ont paru sensiblement plus grosses ; le fait est très naturel ; la plante à l'état sauvage ne végète que pour produire des graines, et procurer la reproduction du végétal, tandis que la culture développe surtout la pulpe et tend à amoindrir les graines ou pepins. On peut même affirmer que la culture, par le fait qu'elle reproduit toujours la vigne par boutures ou marcottage (*chapons et provignures*), doit diminuer sensiblement dans la plante la faculté de reproduction naturelle par les graines.

A Saillon, où j'arrivai vers trois heures, je m'arrêtai chez le président de la commune, qui vend du vin et donne à manger. Si le président n'ouvrait pas sa porte aux rares piétons qui traversent le village, on pourrait encore aller à la cure ; du moins dans la plupart des villages écartés, où il n'y a pas d'auberge, c'est à la cure qu'on entre et qu'on est reçu. Et l'on est toujours mieux à la cure, surtout quand les curés sont aimables et causent volontiers, ce qui arrive le plus souvent. A vrai dire, je serais bien entré chez le curé de Saillon, mais je le vis se promener sur sa terrasse, si grave, si méditatif, les yeux sur son bréviaire, que je ne voulus pas troubler sa méditation. Au-delà de Saillon, je recommence à voir des mulets bâtés, des chars-à-bancs et des piétons en grand nombre ; plus, de petites vaches valaisanes, des cochons, des chèvres et des moutons : il y a eu foire à Sion dans la journée. Quelques piétons sont fort gais et vident leur sac aux chansons ; deux au trois festonnent et gesticulent, en tenant des discours où les idées me paraissent peu coordonnées : je me retrouve au bon pays de Vaud.

A demain Sion et le retour par Saxon.

L. FAVRAT.

Nos lecteurs ont peut-être entendu parler de l'histoire émouvante de ce jeune Français qui accomplit, bien malgré lui, un grand voyage à travers les Pampas de l'Amérique du sud, et qui, après une cruelle captivité, parvint presque miraculeusement à recouvrer la liberté. Ce jeune Français, dont les aventures ont fait sensation il y a environ dix-huit mois, est aujourd'hui paisiblement installé dans une administration publique,

et ne songe guère à entreprendre de périlleuses explorations ; mais, ne voulant pas que ses souvenirs fussent un jour effacés par le temps, il les a consignés dans un attrayant volume, intitulé : *Trois ans de captivité chez les Patagons*. Voici le sommaire des aventures saisissantes de l'auteur, M. Guinnard :

Il y a neuf ans, M. Guinnard aspirait, comme tant d'autres, à une rapide fortune ; il crut que l'Amérique était encore la terre de l'éternelle prospérité commerciale ; il réunit quelques capitaux et y débarque en 1856. Peu satisfait des ressources de Montevideo, il pense être plus heureux à Rosario et s'y dirige. Il se perd en chemin : au lieu d'aller au nord, il marche vers le sud ; et, après une suite de souffrances et d'incidents qu'il serait trop long d'énumérer, il tombe entre les mains des Poyuches. Un jeune Italien qui l'accompagnait est frappé de mort ; quant à lui, blessé et presque mourant, il est jeté sur le dos d'un cheval et exposé au milieu du camp ennemi, comme une sorte de jouet, aux récréations brutales des indigènes. C'est ainsi qu'il fut initié aux mystères de la vie de cette curieuse race patagonne. Prisonnier de tribus diverses, il erre, de campement en campement, à travers les Pampas, et dans cette vie vagabonde, il n'a jamais qu'une pensée, celle de saisir l'occasion de recouvrer sa liberté. Mais ses maîtres ne le perdaient pas de vue ; la nuit, même, il était l'objet d'une surveillance active. L'heure de la fuite sonne pourtant un jour : les indigènes oublient, dans une nuit d'orgie, qu'ils ont un esclave qui ne cherche qu'à fuir ; ils s'abandonnent à l'ivresse. Pendant ce temps, M. Guinnard monte sur un cheval, parvient à s'échapper, et arrive, après des fatigues inouïes, à Mendoza, puis à Santiago.

Les récits de l'auteur sont les plus dramatiques ; son livre renferme en outre une foule de détails qui n'ont été relatés par aucun voyageur, et qui paraîtront aussi curieux aux savants qu'aux gens du monde.

Voici, par exemple, la description de l'une des fêtes les plus caractéristiques des Poyuches, celle du percement des oreilles ; elle fait époque dans leur vie, comme le baptême chez les chrétiens.

Cette cérémonie a lieu comme il suit : le père donne à son enfant un cheval brun-rouge que l'on renverse sur le sol, les pieds fortement liés. L'enfant est couché sur le dos de celui qui deviendra bientôt son compagnon de chasse et de combat. On prend soin de tourner sa petite tête du côté de l'occident. Un cacique, armé d'un os d'autruche très pointu, lui perce alors gravement les oreilles pendant qu'une troupe de femmes chantent des hymnes et implorent la protection de Dieu. Le même cacique fait ensuite, à chaque assistant, une incision. Le sang qui sort de la blessure est offert à *Houacououou*, le dieu-directeur des esprits malfaisants.

Cette cérémonie religieuse terminée, une jument grasse est abattue et offerte à l'assemblée. Les os des côtes sont présentés aux plus proches et aux intimes :